

CLAUDE BRIXHE

TETRADRACHMES DE SIDE A MONOGRAMME  
EPICHORIQUE\*

1. Par le jeu du hasard et des relations personnelles, Kadmos est incontestablement devenu le 'haut lieu' des études sidétiques. Les lecteurs de cette revue savent donc que ce parler sud-anatolien—appartenant sans doute au groupe louvite—est illustré jusqu'ici *a*) par cinq inscriptions (dont deux sur la même pierre), qu'on trouvera rassemblées chez Brixhe, 1969, p. 80 et 143 sqq. (avec photos)<sup>1</sup>; *b*) par les légendes et monogrammes figurant au droit et au revers des statères persiques que la cité frappa dans la seconde moitié du Ve siècle et dans les deux premiers tiers du IV<sup>e</sup>, cf. Atlan, 1967 et 1968; Brixhe, 1969, p. 54 sqq., 80 et 82 sqq.

La pauvreté de cette documentation explique pourquoi la valeur d'une partie notable des signes, qui composent l'alphabet gréco-sémitique de Sidé, demeure incertaine ou inconnue. Dans les lignes qui suivent, je voudrais, à l'occasion de la présentation de trois tétradrachmes (dont deux inédits), revenir sur l'un d'entre eux, le n° 15 de mon tableau (o.c., p. 55 et 145): 𠂔.

2. Ce symbole, qui jusqu'ici n'était jamais apparu sur une monnaie et qui est absent des textes II et V, est attesté sept fois en I, III et IV, dans les contextes suivants<sup>2</sup>:

---

\*Bibliographie:

Atlan, 1967 — S. Atlan, Sidenin milattan önce V. ve IV. yüzyıl sikkeleri üzerinde araştırmalar (Untersuchungen über die sidetischen Münzen des V. und IV. Jahrhunderts v. Chr.), Ankara 1967.

Atlan, 1968 — S. Atlan, Kadmos 7, 1968, 67—74.

Brixhe, 1969 — Cl. Brixhe, Kadmos 8, 1969, 54—84 et 143—151.

Ševoroškin, 1968 — V. Ševoroškin, Kadmos 7, 1968, 150—173.

Ševoroškin, 1975 — V. Ševoroškin, Kadmos 14, 1975, 154—166.

<sup>1</sup> Par la suite les textes seront cités d'après la numérotation que je leur donne p. 80. Le document publié p. 143 sqq. portera le n° V.

<sup>2</sup> # désignera une frontière de mots et V une voyelle. Les chiffres renverront au tableau mentionné supra. Les caractères seront séparés par des tirets.

# 15-V (I, 1, et III, 2)

V-15 # (III, 3, et IV, 3, même mot)<sup>3</sup>

V-15-V (I, 2)

n-15-V (IV, 2, début du second élément d'un anthroponyme grec composé, dont le premier est le nom d'Athéna)

26-15-V (III, 2, où il y a peut-être une frontière de mots entre les signes 26 et 15).

H. Th. Bossert<sup>4</sup>, qui ne connaît que I et II, et G. Neumann<sup>5</sup> ne proposent aucune translittération. W. Brandenstein<sup>6</sup>, qui lui aussi connaît I et II seulement, suggère une valeur *g*. Il est suivi par M. Darga, éditrice des textes III et IV<sup>7</sup>. J'ai montré ailleurs la faiblesse des prémisses et de la conclusion de ces deux savants<sup>8</sup>.

La présence du caractère entre voyelles (et, à un degré moindre, à l'initiale devant voyelle) paraît nous orienter vers une consonne. Mais peut-on aller au-delà de cette hypothèse? C'est ce que tente Ševoroškin, en reprenant (l.c.) et en développant (1975, p. 160 sq.) une idée de Koroljov: **U** vaudrait *d*. Or un caractère (**h**) avait déjà été investi de cette valeur et son identification est assurée par le texte II (une bilingue), qui fournit l'équation **Απολλοδώρου** = *pordorž*. Mais, comme **h** est un hapax attesté par un seul mot, dans un seul texte, qui par ailleurs ignore **U**, l'idée de Ševoroškin/Koroljov, qui fait de **U** et **h** deux variantes d'une même lettre, mérite d'être soumise à l'épreuve des faits:

En III et IV, 3, *ožad* serait une forme verbale. Une désinence *-d* de troisième personne du singulier ne surprendrait pas dans une langue indo-européenne; mais l'hypothèse est naturellement invérifiable.

A la ligne 2 du texte III, la séquence 15-i-14-n-25-*z*-i-*u*-*a*-*z* serait à lire *diuneziwaz* selon Ševoroškin qui voit là l'équivalent de **Διονυσίου**. Il n'y a pas lieu de discuter ici chacune des valeurs nouvelles qu'il propose. Remarquons seulement que, si son identification est satisfaisante quant à la finale (cf. en II *poloniuaž/poloniwaz* = **Απολλωνίου**), il en va autrement pour le corps du mot: on a pu constater<sup>9</sup> que les formes sidétiques s'écartaient parfois de ce que laissait prévoir le dialecte

<sup>3</sup> Cf. déjà Neumann, Kadmos 7, 1968, 89 et 91, et Ševoroškin, 1968, p. 169.

<sup>4</sup> Belleten 14, 1950, pl. V (avant p. 17).

<sup>5</sup> O.c., p. 90.

<sup>6</sup> Minoica (Festschrift Joh. Sundwall), Berlin 1958, p. 84 sq.

<sup>7</sup> Belleten 31, 1967, p. 57 et 65.

<sup>8</sup> 1969, p. 77.

<sup>9</sup> Cf. Brixhe, o.c., p. 150.

grec de Pamphylie<sup>10</sup>; mais comment expliquer, par exemple, *ne* au lieu du *nu* attendu?

Au début du texte I, *15-i-a*<sup>11</sup> correspondrait au θ[εᾶι] ou θ[εῶι] de la version grecque et devrait être lu *dia*. Il ne s'agirait pas d'un emprunt au grec, mais d'un représentant sidétique de la racine i.-e. \**dey/di*, bien conservée par les langues anatoliennes, cf. hitt. *siu-* "dieu", qui a été diversement élargi et suffixé<sup>12</sup>, hitt. *siwatt-* "jour", louvite *Tirat-* "Dieu Soleil"<sup>13</sup>, palaïte *Tiyaż*, même sens<sup>14</sup>. L'interprétation est plausible. La forme sidétique — comme la palaïte? — n'aurait-elle pas connu la suffixation \**ew/w* observée ailleurs?

En IV, 2, la translittération de *th-á-n-15-o-r-ż* par *thandorż* = Ἀθηναῖος δῶρον est très séduisante.

On pourra dire que pour ce dernier mot l'équation *15=g* (Brandenstein, Darga) fournit une interprétation tout aussi satisfaisante (= Ἀθηναῖος δῶρον); mais elle était rendue suspecte par la présence du signe en finale et elle n'apportait pour *15-i-a* (I) aucune solution plausible. La valeur *d*, qui n'est jamais exclue par la distribution du caractère et qui est au contraire soutenue par un faisceau de présomptions, mérite donc un préjugé favorable. Elle semble d'ailleurs, appuyée par un élément nouveau à verser au dossier: trois tétradrachmes de Sidé à monogramme épichorique.

3. L'une de ces pièces (*a*) est connue depuis 1968; mais elle paraît avoir, jusqu'ici, échappé à l'attention des chercheurs. Les deux autres (*b, c*) sont encore inédites; l'une m'a été signalée en 1969 par le regretté H. Seyrig, l'autre en 1976 par Madame H. Nicolet, conservateur en chef au Cabinet des Médailles (Paris).

*a)* *Sylloge nummorum graecorum, Deutschland, Sammlung v. Aulock, Nachträge IV, Phrygien-Lykien-Pamphylien..., Heft 18, Berlin 1968, Tafel 296, n° 8532.*

Droit: tête d'Athéna casquée regardant vers la droite.

Revers: Niké ailée tournée vers la gauche, main droite tendue tenant une couronne. Dans le champ, devant elle, grenade, foudre ailé et Λ,

<sup>10</sup> Διονυσίου y est attesté sous les formes ΔιFovuσίou, ΔιFovuσίu, ΔιFovuσíu et ΔιFovouσíou, voir Cl. Brixhe, *Le dialecte grec de Pamphylie*, Paris 1976, Index des anthroponymes.

<sup>11</sup> Plutôt que *15-25-a*, qui n'est cependant pas exclu.

<sup>12</sup> Cf. E. Laroche, *Journal of Cuneiform Studies* 21, 1967, p. 174 sqq.

<sup>13</sup> E. Laroche, *Dictionnaire de la langue louvite*, Paris 1959, p. 128 sq.

<sup>14</sup> O. Carruba, *Das Paläische. Texte, Grammatik, Lexicon*, Wiesbaden 1970, p. 75.



1



2



3



4



5



6



7



8

Planche I. Monnaies de Sidé



à la place de la signature grecque du monétaire (autres pièces de la série)<sup>15</sup>.

*b*) Collection Poche, Alep (Syrie), photo du moulage pl. I, 1—2.

Même droit, même revers.

*c*) Cabinet des Médailles (Paris), photo du moulage pl. I, 3—4.

Même droit, même revers.

*b* et *c* ont été frappés avec des paires de coins différentes. Je ne puis rien dire sur *a* à ce sujet.

La série à laquelle appartiennent ces trois pièces pourrait, pour l'essentiel, être située entre 205 et 190 a. C.<sup>16</sup> Elle a été particulièrement abondante et elle a joué un rôle très important dans la circulation monétaire de l'Asie Mineure jusqu'au milieu du IIe siècle<sup>17</sup>.

L'absence d'éthnique est compensée par la présence, au revers, de la grenade, symbole parlant de la cité ( $\sigmaίδη$  = "grenade")<sup>18</sup>.

Les vingt-cinq signatures grecques différentes qu'on y relève comportent de une à cinq lettres; elles représentent vraisemblablement le début du nom de quinze individus<sup>19</sup>. Plutôt que de démiurges éponymes<sup>20</sup>, il doit s'agir de personnages plus modestes, épimélètes (et non magistrats) responsables et garants des émissions<sup>21</sup>. Comme me l'a fait remarquer (par lettre) H. Seyrig, les pièces (rares)<sup>22</sup> qui — comme celles décrites supra — présentent un foudre ailé vertical ont pour signature  $\Delta\lambda$  et il est légitime de rechercher dans le monogramme

<sup>15</sup> Cette identité d'emplacement implique, à mon avis, une identité de fonction et exclut à peu près sûrement que  $\mathcal{V}$  soit autre chose qu'une signature. Comme on peut le constater sur les photos données pl. I, il y a de légères différences dans le tracé de la partie gauche du signe, quand on passe d'une pièce à l'autre. Sur ce point *a* ressemble à *c*.

<sup>16</sup> Cf. H. Seyrig, Revue Numismatique 1963, p. 60, et, avec certaines réserves qui ne concernent pas nos pièces, G. Le Rider, Ibid. 1972, p. 255 et 257.

<sup>17</sup> H. Seyrig, o.c., p. 61 sq.

<sup>18</sup> H. Seyrig, o.c., p. 58.

<sup>19</sup> H. Seyrig, l.c.

<sup>20</sup> H. Seyrig, l.c.

<sup>21</sup> Voir Ph. Gauthier, in Numismatique antique. Problèmes et méthodes (= Etudes d'archéologie classique IV), Nancy-Louvain 1975, p. 174 sq.

<sup>22</sup> Sur les 361 tétradrachmes sidétiques connus de lui, H. Seyrig (o.c., p. 63) n'en signale que quatre exemplaires. Une pièce du British Museum, qui selon Hill serait signée  $\Delta\lambda$ , porte en réalité  $\Delta\lambda$ , comme le montre la photo qui accompagne la publication (British Museum Coins, Lycia-Pamphylia-Pisidia, Londres 1897, p. 147, n° 32, pl. XXVII, 4).

$\Delta\lambda$  peut se reconstruire sans le foudre, cf. Sylloge Nummorum graecorum, Deutschland, Sammlung v. Aulock, Pamphylien, Heft 11, Berlin 1965, Tafel 155, n° 4784.

sidétique (ΛΡ) l'équivalent, au moins partiel — du monogramme grec.

En ΔΛ, il faut voir la ligature d'au moins deux lettres, Δ et Λ. Mais, comme un mot grec ne peut commencer par *dn* et qu'aucun nom indigène présentant une telle initiale ne semble attesté, il convient de supposer une voyelle entre les deux consonnes. La morphologie du monogramme permet certes de songer à un Α (sans barre notée) et à la toute petite catégorie des noms issus de δῆνος/\*δᾶνος (τό) "dessein, pensée, projet"<sup>23</sup>. Mais elle est plus favorable à un *iota*<sup>24</sup>. Nous pourrions donc avoir affaire ici à un représentant du groupe — plus abondant que le précédent — des noms en Δίν- (lesb. Δίνν-), composés à premier élément fourni par ὁ δῖνος/ἡ δῖνη "tourbillon, rotation"<sup>25</sup>, hypocoristiques formés à partir de ces composés ou sobriquets directement tirés d'un de ces noms, dont certains sens se prêtaient bien à un tel emploi<sup>26</sup>.

Revenons à présent au monogramme sidétique susceptible de correspondre à ΔΛ. Il est évident qu'il comporte au moins le signe n° 15 et une équation ΛΡ = Δ corroborerait l'hypothèse de Ševoroškin. Mais les faits ne sont peut-être pas aussi simples. En effet, dans aucune de ses attestations le caractère discuté ne comporte la petite boucle qu'on peut observer au sommet de sa partie droite, sur les tétradrachmes. S'il s'agissait d'une simple fantaisie du graveur, la discussion serait close: le monogramme sidétique reprendrait seulement la première composante du grec. Pourtant, il n'est pas exclu que nous soyons en présence d'une ligature: ΛΡ = *d* + *x*? Cette interprétation soulèverait deux problèmes: le sens de l'écriture et l'identification du signe *x*.

Si nous avions affaire à un monogramme unissant deux caractères, la disposition de ses éléments obligerait à le lire de gauche à droite, alors que l'écriture sidétique est normalement sinistroverse<sup>27</sup>. Ce ne

<sup>23</sup> Cf. Εὐ-δῆνη, à Erétrie, et Δανώ, à Delphes, F. Bechtel, HPN, Halle 1917, p. 130. Sur le maintien, en grec pamphylien, de l'articulation ouverte du *ā* grec commun, voir Cl. Brixhe, Le dialecte grec de Pamphylie, p. 28. Pour Sidé cf. *thanpiuz* (texte I), qui correspond à l'Αθηνιπτίου de la version grecque.

<sup>24</sup> Cf., sur certains tétradrachmes de la même série, ΔΕ, qui devrait représenter le début de Δίερμος, Διέμπορος, vel simile.

<sup>25</sup> Cf., e.g., à Mytilène Δίννό-μαχος, Bechtel, o.c., p. 137.

<sup>26</sup> E.g. "tourbillon" ou (pour δῖνος) "gobelet rond". En fait, parmi les Δίννος, Δίνων, Δίνος, cités par Bechtel (l. c. et p. 606, 611; ajouter peut-être Δινέας sur un tétradrachme d'Ephèse du IVe s., L. Robert, Noms indigènes dans l'Asie Mineure gréco-romaine, Paris 1963, p. 311), il est impossible de faire le départ entre hypocoristiques et sobriquets.

<sup>27</sup> Brixhe, 1969, p. 56.

serait, cependant, pas un obstacle insurmontable; on a, en effet, déjà une légende dextroverse, abrégée ou non, sur des statères assignables au dernier tiers du Ve siècle<sup>28</sup> et sur une pièce datable de 370—360 (ici pl. I, 5—6: moulages)<sup>29</sup>. Il faut peut-être attribuer le fait à l'influence grecque. Dans le cas de nos tétradrachmes, le parallélisme des monogrammes grec et sidétique rendrait celle-ci plus plausible encore.

Resteraient l'identification de l'éventuel second caractère. Un examen du répertoire épichorique montre qu'il y a deux candidats seulement: les n°s 21 (ϙ) et 27 (ϙ). J'ai montré ailleurs<sup>30</sup> que la distribution du n° 27 semblait nous orienter vers une consonne; et, à partir notamment de la forme du *bêt* sémitique, Ševoroškin suggère une valeur *b*<sup>31</sup>. Si Λ recouvrail — même partiellement — le grec Δ, Π ne pourrait donc être la seconde composante du monogramme. ϙ (n° 21) nous offrirait-il une solution? On devrait d'abord s'interroger sur une possible identité avec le monogramme ϗϙ, livré par plusieurs statères (370—360)<sup>32</sup> et dans lequel Brandenstein<sup>33</sup> voulait déjà voir l'association de ϙ et de ϗ (*d*)<sup>34</sup>. ϙ apparaît seulement dans des monogrammes monétaires (après *p*, devant *p* ou *tb-p*)<sup>35</sup>, donc pratiquement hors contexte<sup>36</sup>. Ševoroškin se risque pourtant à lui conférer une valeur: ϙ = γ = *i*<sup>37</sup>. L'hypothèse, apparemment, devrait nous satisfaire pleinement, puisque au ΔΙΝ grec répondrait le *di* sidétique. Ne nous réjouissons pas

<sup>28</sup> Cf. C. T. Seltman, A Hoard from Side, The American Numismatic Society, Numismatic Notes and Monographs, n° 22, New York 1924, p. 4—5, n° 6 et 7, pl. II. Ce que Seltman propose avec réserves de lire au droit, à gauche de la grenade, à toutes chances de correspondre non pas à des traits accidentels (ainsi Atlan, 1967, p. 68 sq., n° 41—43, et p. 164), mais à une légende abrégée: *si* dextroverse; cf. encore Sylloge nummorum graecorum, The Royal Collection of Coins and Medals, Danish National Museum, Lycia-Pamphylia, Copenhague 1955, n° 369.

<sup>29</sup> N° 2762 de la Collection de Luynes (Paris, Cabinet des Médailles). Lecture erronée chez J. Babelon, Catalogue de la Collection de Luynes, Monnaies grecques III, Paris 1930, p. 73, n° 2762, pl. CII, suivi par S. Atlan, o.c., p. 81, n° 116. E. Babelon reprend cette pièce, sans en préciser la légende, dans Traité des monnaies grecques et romaines II, 2 (Paris 1910), p. 937—938, n° 1538, pl. CXLII, 19; mais la cinquième des légendes données p. 938 semble bien être la sienne: la lecture est à peu près correcte.

<sup>30</sup> O.c., p. 73.

<sup>31</sup> 1968, tableau placé entre p. 172 et 173; 1975, p. 156—160.

<sup>32</sup> Atlan, 1967, p. 79, n° 103—104 (voir encore p. 166, n° 1); cf. la même, 1968, p. 72, n° 1, et Brixhe, o.c., p. 80 et 82, n° 1.

<sup>33</sup> O.c., p. 90.

<sup>34</sup> Sur une éventuelle équation ϗ=Λ, voir supra.

<sup>35</sup> Dans la mesure où, comme le montre le monogramme *tb-p*, nous avons parfois affaire à la signature de deux monétaires, il serait dangereux de spéculer sur cette distribution.

<sup>36</sup> Voir déjà Brixhe, o.c., p. 70.

<sup>37</sup> 1975, p. 155.

trop vite; car la conclusion de Ševoroškin procède de prémisses viciées. Il nous dit, en effet, „die Form Ҁ kommt nie in Münzlegenden vor, die auch den Buchstaben Ҁ i enthalten. Da die Münzlegenden älter als die Steininschriften sind und oft besonders archaische Formen enthalten, möchte ich annehmen, daß Ҁ die ursprüngliche Form sei und daß Ҁ usw. die spätere Entwicklung davon darstelle...“. C'est évidemment oublier *a)* que Ҁ figure dans des monogrammes contemporains (ce qui ruine l'idée d'une antériorité de Ҁ par rapport à Ҁ, *b)* et surtout que chacune des monnaies dont le monogramme comprend Ҁ présente au revers une légende comportant un Ҁ en deuxième et avant-dernière position<sup>38</sup>, cf. à titre d'exemple la pièce donnée pl. I, 7—8 (Cabinet des Médailles, Paris, Collection de Luynes n° 2764, moulages). Ҁ et Ҁ sont bien deux signes différents.

Le débat reste donc ouvert. Si Ҁ était simplement l'équivalent de Ҁ, notre nouveau monogramme confirmerait probablement la valeur *d* proposée pour lui par Ševoroškin<sup>39</sup>. Si, au contraire, il représentait l'association de Ҁ et de Ҁ ou Ҁ, son interprétation se heurterait à des difficultés que nous sommes, pour l'instant, incapables de surmonter.

<sup>38</sup> Bien plus, Ҁ est attesté assez longtemps avant Ҁ, puisqu'il figure peut-être déjà sur les pièces mentionnées supra n. 28 et en tout cas sur les premiers statères à légende non abrégée, au début du IVe siècle, alors que Ҁ n'apparaît pas avant le milieu de ce siècle. La chronologie des attestations peut être le fruit du hasard et elle n'exclut pas que les deux signes aient été créés ou adoptés à la même époque. Elle montre au moins combien il serait hardi de supposer Ҁ antérieur à Ҁ!

<sup>39</sup> Cette valeur devrait être confirmée définitivement par une bilingue trouvée récemment à Séleucie de Pamphylie (un peu au N. de Sidé) et que publiera prochainement Madame Muhibbe Darga.